

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger BERBERAT

Les chances de Dieu dans le monde d'aujourd'hui

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 146-159

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Les chances de Dieu dans le monde d'aujourd'hui*

*Je crois Dieu d'autant plus présent  
qu'il s'efface.*

Julien Green

Lorsqu'on dit de nos jours que Dieu est mort, ou tout simplement qu'il s'efface, encore faudrait-il ne pas oublier deux choses. La première, c'est que Dieu sera toujours loin de se manifester comme quelqu'un dont la puissance éclate aux yeux de tous. La deuxième, c'est qu'il n'apparaîtra jamais comme celui dont on ne saurait absolument pas se passer. Voilà pourquoi sans doute le monde moderne, qui tend à se suffire à lui-même, l'ignore de plus en plus. A tel point que pour faire s'agenouiller les hommes de notre temps, le pétrole a finalement plus de poids que le Dieu vivant et vrai.

## **Au royaume des penseurs**

C'est avec une ironie toute voltairienne que Gide notait dans son *Journal* en novembre 1947 : « La foi soulève des montagnes ; oui, des montagnes d'absurdités. »<sup>1</sup> Plus qu'une affirmation réfléchie, c'est là le cri de révolte d'un homme écrasé par le désespoir et le dégoût. Un homme qui savait bien que ce n'est pas en se libérant de Dieu qu'il avait vu se dissiper son angoisse et surgir un monde un peu plus cohérent. N'était-il pas finalement plus que jamais prisonnier de lui-même, et comme pris au piège de ses propres contradictions, ce malheureux lassé de la vie au point d'avouer : « Je voudrais prendre congé de moi-même ; je me suis décidément assez vu. »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> *Journal* (1942-1949), Gallimard, 25<sup>e</sup> édit., p. 273.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 220.

Ce qui montre bien que ce n'est pas en refusant la foi qu'on parvient à échapper tant soit peu à l'absurde. Et Camus le prouve assez. Lui qui se proposait, dans *Le Mythe de Sisyphe*, de ne mêler aucune croyance à ce mal de l'esprit que représentait pour lui l'absurde. « Si absurde il y a, écrit-il en effet, c'est dans l'univers de l'homme. »<sup>3</sup>

Pour Camus, l'absurde, c'est « la raison lucide qui constate ses limites ».<sup>4</sup> Perspective dans laquelle il évite, au moins dans une certaine mesure, de médire de Dieu et de dénigrer les croyants. Mais lorsque pour jouer le jeu jusqu'au bout, il entend que soient respectés les « commandements de l'absurde », c'est l'homme en définitive qu'il condamne à tourner indéfiniment en rond dans la prison qu'il s'est construite.

Il est évident qu'en faisant délibérément abstraction de la foi pour mieux se cramponner à la raison, Camus est loin de nous tirer de l'impasse. Aussi, que l'on s'en prenne à Dieu comme Gide, ou que l'on se contente de le mettre entre parenthèses comme Camus, le résultat est le même. Et l'homme est toujours loin d'y trouver son compte.

En tout cas, face à toute une littérature qui n'en finit pas de nous plonger dans le double abîme de l'absurde et du néant, on est parfois tenté de dire avec Jules Renard : « Tant que les penseurs ne m'auront pas appris ce que c'est que la vie et la mort, je me fous de leurs pensées. »<sup>5</sup> Combien plus lourd de sens aussi, et plus vrai dans sa simplicité que tant d'élucubrations sur le non-sens de la vie, l'aveu du même homme quelques mois avant sa mort : « Je ne comprends rien à la vie, mais je ne dis pas qu'il soit impossible que Dieu y comprenne quelque chose. »<sup>6</sup>

### Nivellement par le bas

Il est certain qu'aujourd'hui c'est la raison, beaucoup plus que la foi, qui fait surgir des montagnes d'absurdités. A commencer par cette **mort de Dieu**, dont il semble qu'on nous rebatte d'autant plus les oreilles que personne ne saurait nous en administrer la preuve. A moins qu'il ne faille se résigner à voir un constat de décès dans le seul fait que Dieu n'intéresse plus l'homme et la société modernes.

Il y a belle lurette évidemment que la pensée n'a plus grand-chose à voir dans une telle évolution. Qu'elle soit dite **permissive** ou **de consommation**, la société qui est la nôtre en est venue, dans son ensemble, à

<sup>3</sup> *Essais*, Pléiade, p. 124.

<sup>4</sup> *Id.*, p. 134.

<sup>5</sup> *Journal* (1864-1910), Gallimard, année 1902.

<sup>6</sup> *Id.*, année 1910.

se passer de Dieu avec une inconscience qui n'a d'égal que son abêtissement. A tel point que l'homme qui se laisse façonner à son image aurait certainement quelque mérite à reconnaître que moins il pense, plus il est...

Sans doute la plupart de ces hommes et de ces femmes qui n'ont plus besoin de Dieu s'appuient-ils plus ou moins consciemment sur ceux dont la révolte ou la suffisance leur ont un jour ouvert la voie. Tel Sartre par exemple, lorsqu'il écrit dans *Les Mouches* : « Il n'y a plus rien au ciel, ni personne pour me donner des ordres ; car je suis un homme, et chaque homme doit inventer son chemin. »<sup>7</sup> Tel Gide encore qui dans son *Journal* affirme non moins crânement : « J'aurai beaucoup fait si j'enlève Dieu de l'autel et mets l'homme à sa place. »<sup>8</sup>

Oui, c'est bien là le noyau de cette pensée profanatrice et niveleuse qui, depuis Nietzsche surtout, n'a cessé d'exercer ses ravages à travers le monde occidental. Et la fureur d'endoctriner, qui fut celle de tous ces fossoyeurs de Dieu, a certainement contribué pour une bonne part à la liquidation de la religion dans maints esprits de notre temps.

C'est ainsi qu'un nouveau type d'homme est né. Dans son livre *Le sacré et le profane*, Mircea Eliade en brosse le portrait que voici : « L'homme moderne areligieux assume une nouvelle situation existentielle : il se reconnaît uniquement sujet et agent de l'Histoire, et il refuse tout appel à la transcendance. Autrement dit, il n'accepte aucun modèle d'humanité en dehors de la condition humaine, telle qu'elle se laisse déchiffrer dans les diverses situations historiques. L'homme **se fait** lui-même, et il n'arrive à se faire complètement que dans la mesure où il se désacralise et désacralise le monde. Le sacré est l'obstacle par excellence devant sa liberté. Il ne deviendra lui-même qu'au moment où il sera radicalement démystifié. Il ne sera vraiment libre qu'au moment où il aura tué le dernier dieu. »<sup>9</sup>

Ce qui veut dire en résumé que Dieu est pour l'homme un rival, et que refuser son existence, c'est le seul moyen de prendre enfin au sérieux l'homme et sa liberté.

## **La machine à faire le vide**

Mais encore une fois, il importe de remarquer que le commun des mortels n'a nullement besoin de se faire une philosophie et de brasser tant d'idées pour liquider Dieu et le sacré. Sont-ils donc si nombreux de nos

<sup>7</sup> *Huis clos* et *Les Mouches*, Le Livre de poche, p. 182.

<sup>8</sup> *Journal*, p. 275.

<sup>9</sup> NRF, Idées, p. 172.

jours ceux qui se demandent encore s'il reste ou non des dieux à tuer ? Du moment que l'opinion publique, habilement et diaboliquement manipulée, s'entend à ébranler peu à peu les vérités les plus solides et les lois les plus sacrées, et qu'on se sent de ce fait toujours un peu plus **libéré**, que voudrait-on de plus ?

Le drame de notre temps, c'est celui que vit allègrement une humanité qui croit d'autant plus à la vie qu'elle a cessé de croire en Dieu ; et qui, du même coup, fait d'autant plus confiance à l'avenir qu'elle n'attend plus rien dans l'éternité. N'est-on pas allé jusqu'à déclarer que « depuis que la religion a perdu son empire sur les esprits, le but des hommes est enfin le bonheur » ? Comme si le fait de croire en Dieu nous condamnerait à être malheureux !

Sans doute personne ne viendra nous prêcher de sitôt : « Cessez de croire, et vous serez heureux. » Mais à quoi bon le crier sur les toits ? Des gens qui n'ont pas besoin de Dieu pour être bien dans leur peau, il y en a tellement tout autour de nous, que cela parle infiniment plus que tous les discours.

Dans *Citadelle*, Saint-Exupéry dénonçait déjà la dégradation de l'homme par le biais de ces marchands qui se font pédagogues à force de publicité : « Si leur musique est vulgaire, ils te fabriquent pour te la vendre une âme vulgaire. »<sup>10</sup> En tout cas, la société de consommation est loin d'être un mythe. Et si l'on a pu dire qu'elle consomme d'abord les âmes, c'est bien parce qu'elle nous amène insensiblement à nous passer de Dieu.

Comment pourrait-il avoir encore une âme celui qui dit : « J'ai tout ce qu'il me faut », alors que de ce **tout** Dieu est bel et bien absent ? Il est vrai qu'entrer dans le royaume de Dieu, c'est moins tentant que d'entrer dans un supermarché. Puisque Dieu n'a finalement rien d'autre à donner que lui-même. Et cela suffit pour qu'il soit loin de faire le poids face aux aspirations de l'homme moderne.

Voilà longtemps déjà que Robert Kennedy écrivait : « Le drame de la jeunesse américaine, c'est qu'elle a tout, sauf quelque chose ; et ce quelque chose, c'est l'essentiel. » Eh bien ! ce drame, c'est aussi maintenant celui de beaucoup d'autres jeunes et de beaucoup d'adultes un peu partout dans le monde. Mais ce qu'il y a finalement de plus tragique en tout cela, c'est que l'homme ainsi comblé ne sait plus qu'il lui manque quelque chose. Aveuglé par la double illusion qu'il se suffit à lui-même et que ce monde lui suffit, il a perdu l'essentiel et ne voit pas ce qu'il a perdu.

<sup>10</sup> *Œuvres*, Pléiade, p. 679.

## Une sortie de secours

« Quand la foi s'éteint, disait encore Saint-Exupéry, c'est Dieu qui meurt et qui se montre désormais inutile. »<sup>11</sup> Aussi serait-il plus vrai d'affirmer que, dans le monde d'aujourd'hui, Dieu s'est effacé des consciences beaucoup plus qu'il n'est mort effectivement. A ce sujet, il vaut la peine de signaler qu'au début d'avril 1970, l'hebdomadaire français *L'Express* annonçait en première page : Dieu revient. Ce que tendait à prouver, enquêtes et statistiques à l'appui, un collaborateur du journal. Dieu n'est pas mort, disait-il en substance, l'homme moderne l'a rencontré.

Mais si l'on se réfère aux données de l'article en question, on en vient à se demander dans quel sens on peut bien parler ici de rencontre. En effet rencontrer Dieu, c'est rencontrer quelqu'un. Or ce n'est de loin pas la rencontre d'un Dieu personnel que reflète le phénomène auquel on assiste de nos jours. Il s'agit plutôt, pour certains esprits réfractaires au **système** ou saturés d'un bonheur à fleur de peau, d'une tentative d'échapper au conditionnement universel.

Ce qui est ressenti, c'est avant tout l'absence de quelque chose, et non pas la présence de quelqu'un qu'on aurait vraiment rencontré. C'est comme un trou que l'on découvre en soi, et qu'il importe de boucher à tout prix. Même avec n'importe quoi. De sorte que si la drogue par exemple y suffit, Dieu sera bel et bien laissé de côté. Témoin ce jeune étudiant américain qui déclarait : « Notre civilisation occidentale n'a développé que le plan matériel, elle a perdu son âme. Et nous, on a besoin de beaucoup de spiritualité : le L. S. D. a permis d'y arriver plus vite. »

Il est vrai cependant que ceux qui voudraient retrouver de nos jours une certaine qualité d'âme et de vie, hors du monde de la science et de la technique, aspirent pour la plupart à s'évader par en haut. Mais c'est Jacques Duquesne qui faisait remarquer que l'irrationnel peut très bien servir de substitut à Dieu. « Le monde moderne, ajoutait-il, n'attend peut-être que l'insolite, le merveilleux, et non le Dieu que les Eglises veulent porter, et qui n'est ni une sortie de secours pour homme angoissé ni un divertissement pour homme programmé et organisé. »<sup>12</sup>

La romancière Françoise Mallet-Joris déclarait pour sa part : « Les hommes ont besoin de mystère pour satisfaire cette partie d'eux-mêmes qui doute du progrès de l'humanité. »<sup>13</sup> Mais dans *La Voie lactée*, Bunuel va plus loin encore lorsqu'il fait dire à l'un de ses personnages : « Ma

<sup>11</sup> *Id.*, p. 546.

<sup>12</sup> *L'Express*, 14-20 avril 1969, p. 32.

<sup>13</sup> *L'Express*, 12-18 août 1968, p. 28.

haine de la science et mon horreur de la technologie m'amèneront finalement à cette absurde croyance en Dieu. » Pourrait-on donner plus clairement à entendre que croire en Dieu, c'est somme toute le moindre de deux maux, et celui qu'il faudra tôt ou tard se résigner à choisir ?

Eh bien ! ce n'est surtout pas de cette manière que le monde moderne en viendra jamais à rencontrer le Dieu vivant et vrai. D'abord, parce qu'une telle capitulation de l'humanité devant la science et le progrès n'est pas pour demain. Ensuite, parce que les enragés qui sévissent en ce domaine ne sont de loin pas des témoins de l'absolu. Et s'ils se plaisent à dénoncer à coups de « manifs » et de slogans les méfaits d'une société qui pollue, aliène et déshumanise, c'est évidemment dans un tout autre but que celui d'amorcer le retour à Dieu d'un monde en perdition.

### Retour au réel

En 1960, le théologien américain Harvey Cox publiait *La Cité séculière*. Un livre où il montrait que Dieu n'intéresse pratiquement plus l'homme d'aujourd'hui. Lequel ne voit pas en quoi l'existence ou l'inexistence de Dieu peut affecter sa propre existence et changer la vie de la cité moderne. Aussi, pour l'auteur, il va de soi qu'un Dieu devenu inutile à ce point ne peut qu'être mort. A moins, conclut-il, que l'Eglise ne le fasse exister comme un partenaire pour la construction d'un monde de l'homme.

Mais exiger de l'Eglise qu'elle relève pareil défi, n'est-ce pas lui demander l'impossible ? N'est-ce pas aussi sommer Dieu indirectement de faire ses preuves par l'Eglise, afin de pouvoir être pris au sérieux par les hommes de notre temps ? Comme si, face à des êtres évolués qui savent où ils vont et ce qu'ils veulent, Dieu se devait de sortir de son silence et de se manifester à eux comme celui dont ils ne sauraient absolument pas se passer. Bien plus, il y a lieu de se demander quelle part on pourrait bien faire à Dieu dans la construction de ce monde nouveau où, pour **changer la vie** dans la ligne même de ses aspirations, l'homme se doit d'avoir le dernier mot.

Quoi qu'il en soit, mettre l'Eglise en demeure de faire exister Dieu comme quelqu'un qui s'imposerait à coup sûr, et à qui l'homme moderne n'hésiterait plus à faire confiance, c'est se comporter un peu comme ces Juifs qui disaient à Jésus crucifié : « Si tu es Fils de Dieu, descends donc de la croix, et nous croirons en toi. » Mais Jésus, nous le savons, avait beaucoup mieux à faire qu'à relever pareil défi. Sans doute aurait-il pu leur montrer tout de suite de quoi il était capable. Comme il l'aurait pu déjà lors de son arrestation ; puisqu'il lui suffisait de faire appel à celui qui, selon ses propres termes, lui aurait fourni sur-le-champ plus de douze légions d'anges.

Et c'est pourquoi l'Eglise, parce qu'elle est seule à croire au vrai triomphe de Jésus, sait aussi que c'est en vain que l'on demanderait à Dieu d'afficher sa puissance. Lui qui « n'a pas d'autre voix que le silence, pas d'autre preuve que l'absence de preuve ». En tout cas, s'il faut que l'homme cède au ciel, ce n'est surtout pas parce qu'il y va ici de la raison du plus fort. Perspective dans laquelle on mesure d'autant mieux la portée de ce mot de Jules Renard : « Comme homme, le Christ est admirable. Comme Dieu, il laisse dire : " Quoi ! c'est tout ce qu'il a pu faire ? " »<sup>14</sup>

## Un Jésus dans le vent

S'il est évident qu'aujourd'hui Dieu s'efface de plus en plus, on ne pourrait certes en dire autant de Jésus. Loin de sombrer dans l'oubli, il semble plutôt connaître un regain de célébrité. Mais si l'on demandait à tous ceux qui se réclament de lui : « Pour vous, qui est Jésus ? », on aurait certainement de curieuses réponses. Et cela m'étonnerait qu'il s'en trouve beaucoup parmi eux pour affirmer qu'il est le Fils de Dieu.

C'est un fait que l'on tend de nos jours à mettre Jésus à toutes les sauces. Et l'on sait bien, surtout depuis le film *Jésus-Christ Superstar* qui a fait le tour du monde et rapporté des millions de dollars à ses producteurs, que Jésus, pour certains, c'est avant tout de l'argent. Il y a quelques années, de jeunes Américains lançaient aux Etats-Unis un mouvement qu'on a appelé la « révolution de Jésus ». Se disant eux-mêmes les « fous de Jésus », ils voulaient le faire découvrir aux autres. Et pour cela, ils recoururent à tous ces moyens tape-à-l'œil dont la publicité américaine a le secret. A tel point que le mouvement en question fit surgir aux Etats-Unis ce qu'un journaliste appelait un « extraordinaire marché Jésus ».

Mais depuis, on a découvert du nouveau. En effet, grâce à Jésus, il est maintenant possible de se droguer sans drogues. Il suffit, paraît-il, pour accéder à l'extase, de chanter interminablement le nom de Jésus. « Laissez Jésus vous droguer » est un slogan qui aurait fait récemment fureur en Californie.

Voilà qui prouve assez que pour le monde actuel, et même pour ceux qu'on appelle des marginaux, Jésus est loin d'être mort. Mais encore une fois, parmi tous ces gens qui lui font ainsi de la publicité, combien en est-il qui croient vraiment qu'il est le Fils de Dieu ? Si vous leur posez la question, ils vous répondront peut-être que cela n'a pour eux aucune importance. Et si vous insistez, il se pourrait que vous les agaciez au

<sup>14</sup> *Journal*, année 1906.



point de vous entendre répliquer : « Oh ! vous savez, vos histoires de théologiens, ça nous est parfaitement égal. Du moment que Jésus a défendu la cause qui nous tient le plus à cœur, cela nous suffit et nous nous moquons du reste. »

Oui, c'est bien là le phénomène auquel on assiste de nos jours. Jésus, étant plus souvent celui qui patronne une cause tout humaine, que celui qui a autorité pour imposer la sienne. C'est quelqu'un qu'on récupère, beaucoup plus qu'on ne se laisse récupérer par lui. L'essentiel, c'est qu'on puisse se réclamer de lui pour défendre les idées auxquelles on tient et les causes pour lesquelles on milite.

Si vous êtes contre le capitalisme ou la société de consommation, Jésus est pour vous. Si vous êtes contre le système ou l'ordre établi, Jésus est pour vous. Si vous êtes contre l'armée, Jésus est pour vous. Si vous êtes contre les dogmes ou la hiérarchie dans l'Eglise, eh bien ! Jésus est encore pour vous. On n'en finirait pas d'énumérer toutes les causes plus ou moins douteuses auxquelles Jésus sert actuellement de caution. Mais une fois de plus, il importe peu en tout cela qu'il soit ou non le Fils de Dieu.

Quant à ceux qui se veulent croyants, c'est un fait que certains tendent de plus en plus à voir en Jésus quelqu'un qui est venu pour **secouer** le monde, beaucoup plus que pour le **sauver**. Quelqu'un qui osait dire ce qu'il pensait et n'avait pas peur de se mouiller. Quelqu'un de beaucoup trop dynamique en tout cas, pour qu'on puisse le trouver vraiment dans les cadres étroits d'une Eglise autoritaire et dans des sacrements qui ne changent apparemment en rien ceux qui les reçoivent. Et c'est bien parce qu'ils voient souvent les choses ainsi, que tant de jeunes aujourd'hui croient pouvoir rencontrer Jésus d'autant plus sûrement, qu'ils ignorent délibérément l'Eglise et les sacrements.

### **La question qui se pose**

« Il est trop facile, écrivait Gustave Thibon, de substituer à Jésus-Christ une idole humaine, toute gonflée de nos erreurs et de nos passions. »<sup>15</sup> C'est la raison pour laquelle un Jésus dans le vent ne vaut pas mieux finalement qu'un Dieu mort. Jésus, s'il n'est pas celui dont nous consentons à recevoir ce qu'il est venu nous apporter, n'a rien à nous donner. En tout cas, ne pas reconnaître en lui le Fils de Dieu, c'est se condamner à ne rien recevoir de lui.

<sup>15</sup> *Le Pain de chaque jour*, 1946, avant-propos.

Car Jésus n'est pas un homme, ni même un surhomme, qui aurait enrichi l'humanité au même titre que les plus grands personnages de l'histoire. Et pour l'identifier à coup sûr, on ne saurait ignorer sciemment la mission qu'il se reconnaissait lui-même : révéler aux hommes le Dieu qu'il nomme son Père. Aussi, se refuser à voir en Jésus le Fils de Dieu, c'est le vider de toute sa substance et effacer le sens de sa vie terrestre, au point de le rendre complètement inexistant. Aussi mort en définitive que ce Dieu qui n'intéresse plus l'homme moderne !

On comprend dès lors que, dans un tel contexte, on en vienne à se demander quelles sont les chances de Dieu dans le monde d'aujourd'hui. Cette question, personne ne pourrait sans doute mieux la poser que ne l'a fait Gustave Thibon dans son livre récent *L'ignorance étoilée*. Après avoir évoqué la lutte entre le christianisme et le paganisme au IV<sup>e</sup> siècle, il écrit : « Aujourd'hui, nous n'en sommes plus à choisir entre les dieux ; une seule question se pose, plus simple et plus tragique que toutes ces batailles de dieux : il s'agit de savoir s'il reste dans l'homme assez de substance pour qu'un Dieu, quel qu'il soit, puisse y germer. »<sup>16</sup>

Autrement dit, il s'agit de savoir si la mort de Dieu — et d'un Dieu dont on est loin de porter le deuil — ne se solde pas finalement par la mort de l'homme. Il est vrai que le mal est ici d'autant plus difficile à mettre en évidence, que les plus atteints sont souvent ceux qui croient se porter le mieux.

Parler aujourd'hui de grâce et de surnaturel, c'est la plupart du temps parler dans le vide. Et pourtant, le fait est qu'il n'existe pas d'autre Dieu que celui qui s'est révélé, et que celui-ci ne peut être atteint que dans la foi. Seulement, les théologiens ont toujours affirmé que la grâce pré-suppose la nature. Ce qui veut dire que la foi ne saurait se passer du bon sens et de la raison. Pas plus d'ailleurs que la charité ne peut ignorer la justice. Et si la foi n'est vraie que dans la mesure où elle ne barre pas la route à l'intelligence, la charité, elle, n'est authentique qu'à la condition d'être en règle avec la justice.

C'est pourquoi la question posée par Gustave Thibon nous amène à nous demander si l'homme moderne n'aurait pas de quelque façon renié la nature. A tel point qu'elle ne serait plus pour lui ce substrat dont le surnaturel a besoin. En un mot, reste-t-il en l'homme assez de vertus naturelles pour que les autres vertus — celles qui vont à Dieu — puissent trouver encore, autant dans son esprit que dans son cœur, un terrain favorable à leur éclosion ?

<sup>116</sup> Fayard, 1974, p. 59.

## L'homme conditionné

Comment la foi par exemple pourrait-elle être perçue comme un absolu dans l'ordre de la vérité, dès l'instant où la vérité apparaît communément comme quelque chose d'arbitraire et de relatif, évoluant au gré de l'opinion et des courants de pensée ? Bien plus, comment le scepticisme et l'agnosticisme, qui marquent si souvent la pensée de notre temps, pourraient-ils servir de tremplins à une forme de connaissance où le doute ne saurait en aucun cas intervenir à titre de norme ? Le mal, il est vrai, n'est pas d'aujourd'hui. Et ce n'est pas sans humour que Jules Renard notait dans son *Journal* en 1898 : « En notre siècle de peu de foi, **sans doute** a le même sens que **peut-être**. »<sup>17</sup>

Arguant du fait que l'on croit plus volontiers de nos jours en un Dieu **probable** qu'en un Dieu **certain**, quelqu'un déclarait que le doute s'est introduit, sans la détruire, à l'intérieur de la foi. Comme si la foi pouvait exister là où le doute s'est installé ! Comme si l'on pouvait croire et douter en même temps ! N'oublions pas cependant qu'il y a doute et doute ; et que celui du sceptique n'a rien à voir avec celui du croyant. C'est Cocteau qui disait : « Douter de tout est aussi douter du doute. Voilà ce qui guette les incrédules. »

Mais lorsqu'il arrive aux croyants d'avoir ce qu'ils appellent des doutes contre la foi, ce n'est sûrement pas de ce doute-là qu'il s'agit. Leurs doutes à eux témoignent plutôt en faveur de leur foi. Car le croyant qui n'a jamais connu la tentation du doute pourrait bien ne pas avoir autant de foi qu'il le pense. « La foi sans le doute, écrivait Kierkegaard, est la preuve qu'on ne trouve que soi-même. » Il se pourrait bien aussi qu'une foi qu'on n'est plus exposé à perdre soit encore loin d'avoir fait ses preuves. Et puis, comment pourrait-on faire de vrais actes de foi s'il n'y avait aucun doute possible ?

« Une des raisons les plus solides d'être inquiet pour l'avenir de l'humanité, disait encore Gustave Thibon, c'est le développement continu des **activités passives**. Aussi bien dans l'ordre de la sensibilité où l'image est en train de tuer l'imagination, que dans celui de l'esprit où l'idéologie est en train de tuer l'idée. Des entreprises spécialisées rêvent et pensent à notre place, de sorte que même nos illusions et nos erreurs ne nous appartiennent plus et nous sont communes avec des millions de nos semblables qui se ravitaillent chez les mêmes fournisseurs de mensonges. »<sup>18</sup>

<sup>17</sup> *Journal*, année 1898.

<sup>18</sup> *L'ignorance étoilée*, pp. 60-61.

Bien plus, il y a la manière dont on s'y prend de nos jours pour nous faire avaler certaines vérités. Je me souviens à ce sujet d'un dessin humoristique qui ne manquait pas de piquant. Il représentait une salle de classe un jour d'inspection. Les élèves, assis à leur place, arboraient tous un sourire narquois. Et pour cause ! L'inspecteur en effet regardait avec stupéfaction le tableau noir où l'on avait inscrit :  $2 + 2 = 5$ . Et sous le dessin on pouvait lire cette explication donnée par le maître : « Mais oui ! monsieur l'inspecteur, c'est exact ; la classe vient justement de voter. »

Eh bien ! ce dessin me semble illustrer au mieux le procédé qui a souvent cours à l'heure actuelle pour forger et faire passer bon nombre de vérités. Mais n'oublions pas que la vérité n'a nullement besoin que le grand nombre vienne la consacrer, et qu'elle n'est pas nécessairement là où tout le monde se plaît à la voir. En tout cas le pire des conformismes n'est pas toujours celui qu'on pense. Et s'il est un mouvement qui tend à faire de nous des moutons de Panurge, c'est bien celui qui par le biais des sondages et des enquêtes nous pousse à nous mettre à la remorque de l'opinion publique.

Aussi, prendre parti pour la vérité, c'est souvent de nos jours se détacher de la foule et s'affranchir des idées qui courent le monde.

## **Dieu a besoin des hommes**

Il est bien entendu que la réalité du Dieu vivant et vrai ne saurait s'accommoder de toutes ces ambiguïtés. Tant il est vrai qu'il n'y aura jamais d'autre Dieu que celui qui est, et que nous a révélé Jésus. Mais pour pouvoir rencontrer vraiment ce Dieu-là, il faut un esprit qui ne répugne pas à des certitudes, et qui soit capable en même temps d'une démarche personnelle, hors des sentiers battus.

Nous vivons certes une époque où il devient de plus en plus difficile de transmettre d'une génération à l'autre ce qu'il y a de plus solide et de plus vrai. Il ne s'agit pas seulement, bien entendu, des **valeurs** plus ou moins discutables d'une civilisation, mais de ce quelque chose d'essentiel et d'irremplaçable qu'on appelle justement **l'unique nécessaire**. Or les vrais parents chrétiens, ceux qui se soucient de faire en ce sens l'éducation de leurs enfants, savent bien que cela ne va pas tout seul. Et ceux qui sont parfois le plus tentés de se décourager, ce sont ceux qui ont compris que la foi, c'est en quelque sorte un feu qui s'éteint s'il n'est pas communiqué.

Sans doute la foi est-elle avant tout un don de Dieu. Mais nous savons aussi qu'elle ne tombe pas du ciel, et qu'il est des vérités qui doivent être transmises pour ne pas tomber dans l'oubli.

Or quelqu'un faisait remarquer à juste titre que l'homme moderne naît d'un refus de la tradition. Il n'admet plus qu'on lui répète les vérités, il les cherche. Et parce qu'il se veut entièrement responsable des réponses qu'il apporte, il entend revenir de lui-même à l'essentiel en ignorant ce qui a été appris. Plutôt que de souscrire à des vérités toutes faites, il préfère opter pour sa vérité.

C'est pourquoi bon nombre de nos contemporains ne veulent surtout pas d'un Dieu préfabriqué, tel qu'il leur apparaît dans les dogmes et les définitions de l'Eglise. Et pourtant, qu'on le veuille ou non, c'est bien à travers elle que Dieu ne cesse de venir à notre rencontre. Il est vrai toutefois que le Dieu que l'Eglise a mission de révéler aux hommes ne se confond pas toujours avec le Dieu des chrétiens. C'est Jules Renard encore qui disait : « Dieu ne croit pas à notre Dieu. »<sup>19</sup> On ne saurait mieux évoquer l'abîme qu'il peut y avoir entre l'idée que nous nous faisons parfois de Dieu et celui qu'il est vraiment.

Ce travers, il faut le dire, a été maintes fois dénoncé. Et tout autant par des croyants que par des athées. C'est ainsi que Julien Green écrit dans son *Journal* : « Bien des chrétiens mettent à la place de Dieu une idole qu'ils appellent Dieu, qu'ils ont fabriquée de toutes pièces et qu'ils adorent en toute bonne foi. »<sup>20</sup> Jean Rostand constatait pour sa part que l'on semble consentir le plus souvent à ce que « tout se passe ici-bas comme si Dieu n'était pas ; on lui demande simplement de garder son nom ». <sup>21</sup> Quant à Gustave Thibon, c'est avec sa fougue habituelle qu'il règle son compte au pseudo-croyant : « Adorer un faux dieu sous le nom du vrai ne vaut pas mieux que de diviniser la matière, le sexe, la race ou l'état. »<sup>22</sup>

## La foi des païens

Mais il importe de ne pas oublier que lorsqu'il s'agit de Dieu, la réalité sera toujours au-delà des mots. « Mon Dieu, disait André Siniavski, il vaut mieux que je m'égare sur ton nom plutôt que de t'oublier. »<sup>23</sup> C'est pourquoi il est souvent téméraire et dangereux de juger les gens sur ce qu'ils disent croire ou ne pas croire.

<sup>19</sup> *Journal*, année 1898.

<sup>20</sup> *Journal*, Plon, année 1955, 17 mars.

<sup>21</sup> *Pensées d'un Biologiste*, Stock, p. 128.

<sup>22</sup> *Le Pain de chaque jour*, avant-propos.

<sup>23</sup> *L'Express*, 14-20 avril 1969, p. 32.

On pourrait par exemple évoquer ici Georges Brassens qui déclarait un jour : « Personnellement, je déplore de ne pas avoir la foi. Je la cherche, mais ne la trouve pas. » Bien sûr, si l'on s'en tient à la lettre de ces mots, on dira : « Cet homme n'a pas la foi ; c'est lui-même qui le dit. »

Mais avant d'en décider ainsi, on ferait bien de se rappeler ce que Pascal, après saint Augustin, faisait dire à Dieu : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. » Et Simone Weil semble aller plus loin encore lorsqu'elle écrit : « Celui qui n'a pas Dieu en lui ne peut pas en ressentir l'absence. »<sup>24</sup>

C'est pourquoi, s'il est vrai que la vérité sort de la bouche des enfants, il est tout aussi certain qu'elle sort parfois de la bouche des incrédules et des mécréants. En tout cas, lorsque Georges Brassens chante par exemple : « Notre Père qui, j'espère, es aux cieux » dans un certain contexte, il y met certainement plus de foi, et rencontre Dieu plus sûrement, que le croyant qui récite machinalement ses prières pour avoir la conscience tranquille.

Alors, que dire en définitive des chances de Dieu dans le monde d'aujourd'hui ? Elles dépendent évidemment pour beaucoup de la façon dont le Dieu vivant et vrai retentit dans la vie même des croyants.

Qu'ils se gardent en tout cas de cette forme d'idolâtrie qui consiste à rendre le culte plus grand que le Dieu ! « Ton avarice peut loger à l'aise dans la générosité du rituel »<sup>25</sup> écrivait Saint-Exupéry. Qu'ils s'efforcent aussi de comprendre un peu mieux que Dieu sera toujours au-delà des idées qu'on s'est faites et des habitudes qu'on a prises ! La vraie religion, c'est d'avoir trouvé Dieu au point de le chercher encore et toujours.

Comme on l'a très bien dit, Dieu est un but qu'on atteint dès le premier pas et dans lequel on s'enfonce indéfiniment. C'est pourquoi, dès le premier acte de foi, nous pouvons être certains de l'avoir trouvé. Comme Christophe Colomb était certain d'avoir découvert un nouveau monde à l'instant même où la vigie signala une terre en vue. Mais aurait-il vraiment découvert l'Amérique, s'il s'était contenté d'une simple promenade sur le rivage avant de remonter sur son navire ? Encore fallait-il s'enfoncer dans cette terre inconnue, s'y frayer un chemin et affronter du même coup tous les risques d'une telle expédition.

<sup>24</sup> *La pesanteur et la grâce*, Plon, 1947, p. 30.

<sup>25</sup> *Œuvres*, Pléiade, p. 917.

Eh bien ! c'est ainsi que Dieu est pour nous ce but que la foi nous donne d'atteindre dès le premier pas. Mais nous soucions-nous tellement d'aller plus loin ? Il est vrai qu'on ne saurait dire ici qu'il n'y a que le premier pas qui coûte...

Pour le reste, et face au monde d'aujourd'hui, les chances de Dieu sont certainement à la mesure de ce qu'entrevoit Simone Weil, lorsqu'elle écrivait dans *La pesanteur et la grâce* : « Tu ne pourrais pas être née à une meilleure époque que celle-ci où l'on a tout perdu. »<sup>26</sup> Et encore : « Il faut une représentation du monde où il y ait du vide, afin que le monde ait besoin de Dieu. »<sup>27</sup>

Roger Berberat

<sup>26</sup> *La pesanteur et la grâce*, p. 202.

<sup>27</sup> *Id.*, p. 13.